

Histoire des idées écono- miques

Tome 2 : De Walras aux contemporains

É
C
O
S
U
P

JEAN BONCŒUR
HERVÉ THOUÉMENT

Histoire des idées 6^e édition écono- miques

Tome 2 : De Walras aux contemporains

DUNOD

Ouvrage publié sous la direction de Claude-Danièle Échaudemaison
1^{re} édition Nathan Université, 1992

Éditorial : Guillaume Clapeau et Yaël Aouizat

Fabrication : Cédric Mathieu

Direction artistique : Studio Dunod

Couverture : Pierre-André Gualino

Mise en page : Lumina Datamatics Inc.

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2014, 2017. © Dunod, 2023

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN : 978-2-10-085182-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Introduction	1
Une histoire qui s'accélère	1
L'analyse économique et son environnement	4
Partie 1	
La révolution marginaliste	7
Chapitre 1 Un nouveau paradigme	9
1. La spécificité de la révolution marginaliste	12
1.1 Environnement et dynamique interne	13
1.2 Professionnalisation de la discipline	17
2. Des classiques aux néoclassiques	19
2.1 Une nouvelle analyse de la valeur et de la répartition	19
2.2 Une vision différente de la société et de l'activité économique	20
2.3 Un déplacement du centre d'intérêt	22
Chapitre 2 <i>L'homo œconomicus</i>	25
1. De l'équilibre du consommateur à l'expression de la demande	26
1.1 Une première représentation de l'utilité	26

1.2	L'égalisation des utilités marginales pondérées par les prix	29
1.3	Les débuts de la théorie de la demande	31
1.4	La demande déduite de l'équilibre du consommateur	34
1.5	De l'utilité cardinale additive à l'utilité ordinale	35
1.6	La critique de Veblen	38
2.	De l'équilibre du producteur à l'expression de l'offre	41
2.1	La « loi des rendements décroissants »	43
2.2	Le choix de la technique optimale	44
2.3	La détermination du volume de production en courte période	46
2.4	La détermination de l'échelle de production en longue période	50
2.5	Firme représentative et économies externes	50
Chapitre 3	L'équilibre des marchés	55
1.	Les représentations de l'équilibre	55
1.1	Équilibre partiel ou équilibre général	55
1.2	De la théorie de l'échange à la théorie de la production	57
1.3	Le bénéfice des entrepreneurs à l'équilibre	61
1.4	La réalisation de l'équilibre	63
2.	Valeur et répartition	64
2.1	À la recherche d'une « cause » unique	65
2.2	Les approches synthétiques	67
3.	L'optimum de Pareto	71
3.1	Un argument en faveur du libéralisme ?	73
3.2	Un critère d'efficacité, et non d'optimalité	75

Chapitre 4	Capital et monnaie	77
1.	La théorie walrasienne de la capitalisation	78
1.1	Les prix des capitaux neufs	78
1.2	Le taux de revenu net	81
2.	Capital et temps : la tentative de Böhm-Bawerk	82
2.1	Une approche originale du processus productif	83
2.2	L'intérêt	85
2.3	L'erreur de Böhm-Bawerk	87
3.	La théorie symétrique de l'intérêt de Fisher	90
3.1	Comportements d'épargne et d'investissement	91
3.2	L'équilibre du marché des prêts	94
4.	La théorie quantitative revisitée	95
4.1	Service d'approvisionnement et encaisse désirée	95
4.2	L'équation des échanges	96

Partie 2

Les remises en cause de l'entre-deux-guerres	99
---	----

Chapitre 5	Concurrence imparfaite et planification	101
1.	La concurrence imparfaite	101
1.1	La critique de la théorie symétrique de la valeur	103
1.2	De la concurrence parfaite au monopole	105

2. Le débat occidental sur le calcul économique en régime socialiste	110
2.1 La thèse de l'impossibilité du calcul économique en régime socialiste	111
2.2 Le marché simulé par le planificateur	115
3. Le débat économique des années 1920 en Union soviétique	117
3.1 La question des rapports agriculture-industrie	118
3.2 La solution stalinienne	122
Chapitre 6 Fluctuations et crises	123
1. Délais de fabrication et durée de vie des équipements	125
1.1 Les effets du délai de réalisation des investissements	125
1.2 Les effets de la durée de vie des investissements	127
2. Création monétaire et variation du détour de production	129
2.1 Le processus cumulatif de Wicksell	129
2.2 L'effet d'accordéon de Hayek	131
3. Innovations et cycles	134
3.1 L'entrepreneur schumpeterien	134
3.2 L'innovation, phénomène discontinu	139
Chapitre 7 La révolution keynésienne	143
1. Une crise anormale	145
1.1 Les économistes libéraux face à la crise	147
1.2 Le point de vue de Keynes	148

2. La théorie classique : une modélisation	151
2.1 Vue d'ensemble	151
2.2 L'emploi et la production	153
2.3 L'épargne et l'investissement	154
2.4 La monnaie	155
3. Emploi, salaires et prix	156
3.1 Critique de la théorie classique de l'emploi	156
3.2 La théorie keynésienne de l'emploi et des salaires	157
3.3 La théorie keynésienne des prix	158
4. Épargne, consommation et investissement	160
4.1 La théorie keynésienne de l'investissement	161
4.2 La théorie keynésienne de la consommation	161
4.3 L'ajustement de l'épargne à l'investissement	163
4.4 Le multiplicateur d'investissement	164
5. Intérêt et monnaie	168
5.1 La préférence pour la liquidité	168
5.2 Une théorie monétaire de l'intérêt	170
5.3 L'intégration de la monnaie à l'économie « réelle »	172
6. Les remèdes à la crise	174
6.1 Faux remèdes	174
6.2 Monnaie et budget	176
6.3 L'efficacité économique de la protection sociale	177

Chapitre 8	Le capitalisme a-t-il un avenir ?	179
1.	Le capitalisme victime de son succès	180
1.1	Pour comprendre le capitalisme : Marx plutôt que Walras	180
1.2	Métamorphose de l'innovation	181
2.	La montée du planisme	184
2.1	Un tout indissociable et menacé	184
2.2	Reprendre la bonne route	188
3.	L'inévitable « re-socialisation » de l'économie	190
3.1	L'économique « encastré » dans le social	191
3.2	L'innovation ricardienne	192

Partie 3

La synthèse imparfaite de l'après-guerre 197

Chapitre 9	La macroéconomie des Trente Glorieuses	199
1.	Le raisonnement keynésien formalisé	205
1.1	Les outils de la macroéconomie	205
1.2	Keynes relu par Hicks	207
1.3	Keynes trahi ?	211
2.	Le puzzle complété	212
2.1	Politiques budgétaire et politique monétaire en économie ouverte	212
2.2	Salaires, prix, chômage	214
2.3	L'analyse du système productif	216

Chapitre 10	Les développements de la microéconomie	221
1.	Le renouvellement de la théorie du consommateur	221
1.1	De l'utilité marginale au taux marginal de substitution	221
1.2	La relation de Slutsky	226
1.3	La théorie des attributs de Lancaster	229
1.4	Les citrons d'Akerlof	233
2.	La théorie moderne de l'équilibre général	234
2.1	Existence et stabilité de l'équilibre général	235
2.2	Le problème de l'endogénéité des préférences	238
3.	La théorie du commerce international	242
3.1	Le théorème d'Heckscher-Ohlin-Samuelson	242
3.2	Le paradoxe de Leontief	245
3.3	L'échange inégal	246
3.4	Commerce intra-branche et économies d'échelle	247
4.	L'économie du bien-être	253
4.1	Les deux théorèmes fondamentaux de l'économie du bien-être	253
4.2	Un vaste programme d'action pour les pouvoirs publics	254
4.3	D'importantes difficultés d'application	260
4.4	Un avatar soviétique de l'économie du bien-être	262

Chapitre 11	Cambridge contre Cambridge	267
1.	Le débat sur la croissance	268
1.1	L'instabilité de la croissance selon Harrod et Domar	269
1.2	La croissance équilibrée de Solow	271
1.3	Accumulation et partage de la valeur ajoutée	276
2.	Le débat sur le capital	280
2.1	Résurgence ricardienne	280
2.2	De l'étalon invariant au retour des techniques	284
2.3	La transformation des valeurs en prix revisitée	290
2.4	Que reste-t-il du concept marxien d'exploitation ?	292
Chapitre 12	L'État-providence en question	295
1.	L'inefficacité des politiques de la demande	297
1.1	La fonction de consommation revisitée	297
1.2	La théorie quantitative de la monnaie réhabilitée	300
1.3	Des anticipations adaptatives aux anticipations rationnelles	306
2.	Les effets pervers de l'intervention publique sur l'offre	311
2.1	L'économie de l'offre	311
2.2	Information, réglementation, recherche d'emploi	313
3.	Une nouvelle lecture de l'État et de ses relations avec le marché	314
3.1	Le marché politique	314
3.2	Des défaillances du marché à la redéfinition des droits de propriété	315

Chapitre 13	L'histoire n'est pas finie	321
	1. Fonctionnement des marchés et comportement des agents	322
	1.1 Des marchés sans commissaire-priseur	322
	1.2 Comportements stratégiques, incertitude radicale, rationalité limitée	326
	1.3 Coûts de transaction, arrangements institutionnels, routines et évolution	332
	2. Nouvelles approches de la croissance et du développement	335
	2.1 Le rôle des rendements croissants et des externalités	335
	2.2 Le rôle des institutions	338
	2.3 Croissance, bien-être et développement	344
	3. Écologie et économie	349
	3.1 Une relation historiquement fluctuante	349
	3.2 Ressources naturelles	355
	3.3 Biens environnementaux	364
	3.4 Services écosystémiques	367
	3.5 « Gouverner les communs »	369
	Bibliographie	375
	Index des auteurs	403
	Index des notions	409

Introduction

Une histoire qui s'accélère

Ce deuxième tome se veut un guide d'accès aux grands courants qui ont marqué la réflexion économique depuis le dernier tiers du XIX^e siècle. Comme le premier tome, ce guide n'est nullement exhaustif, la lisibilité ne faisant pas bon ménage avec l'encyclopédisme dans un ouvrage de cette taille. Si le risque de l'arbitraire qu'implique la sélectivité n'est pas nouveau, la proximité du présent accroît encore la difficulté des choix : alors que l'absence de recul rend les effets de mode moins discernables, l'histoire semble s'accélérer. En effet, la période couverte par ce volume est celle de la professionnalisation de l'analyse économique : aux philosophes, médecins, ecclésiastiques, hommes d'affaires, prophètes de la révolution et autres bricoleurs inspirés de l'économie politique, succèdent les gros bataillons d'économistes professionnels, reliés entre eux par un réseau dense d'institutions, de publications spécialisées et de colloques et appliquant méthodiquement au champ qu'ils cultivent le principe smithien de la division du travail. Il en résulte une croissance considérable de la production de littérature économique et une élévation rapide de sa technicité. Rendre compte de cette évolution foisonnante, avec concision et sans verser dans l'ésotérisme, relève certainement de la gageure. L'affaire est d'autant moins simple que la mutation sociologique évoquée ci-dessus n'a pas fait disparaître les bizarreries qui affectaient jusque-là l'histoire de la pensée économique : celle-ci reste ponctuée de résurgences doctrinales et la concurrence entre paradigmes rivaux, malgré la sophistication croissante des méthodes d'analyse, se solde rarement par des résultats indiscutables (Texte 1). En effet, l'expérimentation reste souvent, en économie, une opération problématique (Texte 2), et les préférences doctrinales continuent à interférer avec les analyses positives (Texte 3). En outre l'économie, en tant que science sociale, est confrontée à la difficulté que crée l'interaction entre les anticipations des agents et l'évolution effective de la situation économique (Texte 4).

Texte 1 La concurrence des modèles

Un économiste éprouve des sentiments mixtes lorsqu'il s'interroge sur la portée des modèles économétriques qui sont destinés à préparer de façon objective la politique macroéconomique. D'une part, ces modèles font partie du corps des connaissances relatives aux phénomènes économiques, puisque, partant des spécifications fondées sur les conceptions qui prévalent quant à ces phénomènes, ils ont été ajustés aux séries statistiques et révisés à la lumière de l'expérience accumulée à travers le monde depuis une vingtaine d'années. Un économiste qui négligerait les modèles économétriques ressemblerait à un physicien ignorant les expériences qui se déroulent en laboratoire. D'autre part, la performance de ces modèles n'est pas impressionnante, et la représentation qu'ils donnent des phénomènes économiques n'est pas facile à interpréter [...]. Même quand ils se rapportent à une économie particulière ils diffèrent entre eux par certaines de leurs spécifications, et les différences sont souvent essentielles, aucun modèle ne dominant clairement ses principaux concurrents.

E. Malinvaud, 1983, p. 19-20.

Texte 2 Les difficultés de l'expérimentation en économie

À la différence de la plupart des sciences physiques, nous étudions un système qui n'est pas seulement extrêmement complexe mais qui est en constant état de mouvement. Je fais ici allusion non pas aux variations évidentes des variables telles que productions, prix ou niveaux d'emploi, que nos équations sont censées expliquer, mais aux relations structurelles fondamentales que décrivent la forme et les paramètres de ces équations. Pour savoir ce qu'est à tout moment la configuration de ces relations structurelles, il nous faut les maintenir sous surveillance constante [...]. Au niveau relativement superficiel auquel l'analyse économique empirique opère actuellement, même les plus invariables des relations structurelles qui décrivent le système changent rapidement. À défaut d'un apport constant de données nouvelles, le stock existant d'informations à base de faits devient très vite périmé. Quel contraste avec la physique, la biologie ou même la psychologie, où la

grandeur de la plupart des paramètres est pratiquement constante et où les expérimentations et les mesures essentielles n'ont nul besoin d'être répétées chaque année !

W. Leontief, 1971, p. 16-17.

Texte 3

L'interférence des jugements de fait et de valeur

Comment se fait-il qu'après près de deux siècles de travaux économiques prétendument scientifiques (ils prirent leur essor à partir de *La Richesse des Nations*, d'Adam Smith, publié en 1776), après de nombreuses études empiriques très élaborées, après de tout aussi nombreuses discussions entre économistes, ces derniers puissent encore n'être pas d'accord sur des questions aussi simples que l'incidence d'une augmentation d'impôt sur la pression inflationniste, l'effet de la politique monétaire sur le niveau des taux d'intérêt, et la relation entre le prix de l'or et le problème de la balance des paiements, en dehors même de tout débat sur la mise en application des mesures retenues ? [...] Bien que je demeure persuadé que les conflits d'origine scientifique sont beaucoup plus importants que les oppositions se rapportant aux jugements de valeur, cette conviction souffre certaines exceptions dont il m'a fallu tenir de plus en plus compte. Il se produit ainsi de nombreuses interactions entre les propositions scientifiques et les jugements de valeur [...]. Une personne comme moi, qui considère la liberté essentielle pour le bon fonctionnement des relations entre les individus, et qui pense (cette fois, non plus sur le mode de la conviction, mais avec des preuves scientifiques à l'appui) que pour préserver la liberté il faut limiter le rôle du gouvernement et accorder une importance primordiale à la propriété privée, au libre marché, et aux accords de volonté, sera naturellement portée à ne pas douter des effets précis que pourraient avoir des mesures favorables à une politique fondée sur la libre concurrence. D'un autre côté, celui qui considère le bien-être ou la sécurité comme primordiaux et qui pense (encore une fois en fonction d'une analyse rigoureuse) que ces objectifs ont le plus de chances d'être atteints par des actions gouvernementales destinées à contrôler et à régulariser l'activité privée, fera taire ses doutes sur le bien-fondé d'une politique de dirigisme économique. Chacun trouvera également des raisons qui plaideront en faveur de l'intervention gouvernementale ou du « laisser-faire ».

M. Friedman, 1968b, p. 40-41 et p. 45-46.

Texte 4 Les difficultés de la prévision en économie

Revenons un moment sur la question du statut de la discipline économique. Sa démarche est scientifique, au sens suivant. Les hypothèses sont clairement explicitées, les rendant ainsi vulnérables à la critique. Les conclusions et leur domaine de validité sont alors obtenus par un raisonnement logique, conformément à la méthode déductive. Ces conclusions sont enfin testées par l'outil statistique. En revanche, l'économie n'est pas une science exacte au sens où ses prédictions n'ont pas, et de loin, la précision, par exemple, des calculs de mécanique céleste. Comme un sismologue étudiant les tremblements de terre et la propagation des ondes, ou un médecin s'inquiétant de la possibilité d'un infarctus ou d'un cancer chez un patient, l'économiste qui tente de prédire, disons, une crise bancaire ou une crise de taux de change, est plus à l'aise dans l'identification des facteurs propices à l'émergence du phénomène que dans la prédiction de la date de déclenchement ou même de sa simple occurrence. [...] Il est utile de souligner les deux obstacles à la prévisibilité. Le premier obstacle est commun à d'autres sciences : le manque de données ou encore une compréhension partielle du phénomène [...]. Le second obstacle est spécifique aux sciences sociales et humaines. Dans certaines circonstances, un économiste, même s'il dispose de toute l'information et s'il comprend parfaitement la situation, peut néanmoins avoir du mal à prédire. Le fait que ce que je voudrai choisir dépende de ce que vous choisirez peut donner naissance à une « incertitude stratégique » – c'est-à-dire une difficulté à prédire le comportement – pour un observateur extérieur. Nous sommes ici dans le domaine des « prophéties autoréalisatrices » et des « équilibres multiples » [...]. La prévision du comportement collectif nécessite dès lors de comprendre la manière dont va s'effectuer la coordination entre les acteurs.

J. Tirole, 2016, p. 128-129.

L'analyse économique et son environnement

La professionnalisation de la réflexion économique semble souvent distendre le lien que celle-ci entretenait avec son environnement. Il serait pourtant naïf de croire qu'en s'habillant d'équations, cette réflexion a

quitté le monde de l'histoire et de ses rebondissements imprévus pour se transformer en un vaste Meccano : de la crise de 1929 à celle de 1974, de la révolution d'octobre à l'effondrement du communisme, les grands événements du xx^e siècle ont bousculé les idées établies. Aussi ne nous abstiendrons-nous pas de les évoquer lorsque cela nous semble utile, courant le risque de mécontenter les « absolutistes » (qui veulent expliquer l'histoire d'une discipline essentiellement par sa dynamique interne), sans véritablement satisfaire les « relativistes » (pour qui le contexte explique tout ou presque). Nous espérons l'indulgence du lecteur pour les incertitudes épistémologiques de cette position intermédiaire.

La première partie de ce second tome est consacrée à la « révolution marginaliste » qui, à la charnière des xix^e et xx^e siècles, fonde la théorie néoclassique, axe central de la pensée économique au xx^e siècle et, aujourd'hui encore, référence majeure de la plupart des économistes. Pourtant cette nouvelle théorie suscite rapidement des interrogations et des remises en cause, qui marquent particulièrement la période troublée de l'entre-deux-guerres et font l'objet de la seconde partie : y seront présentés les débats sur la nature de l'organisation économique et les formes de la concurrence, les fluctuations et les crises, les conjectures sur l'avenir du capitalisme, et bien sûr la « révolution keynésienne » qui, dans une large mesure, constitue l'acte de naissance de la macroéconomie moderne. La troisième partie aborde quelques-uns des développements de l'après-guerre (en fait souvent amorcés dès les années trente) : après l'ambitieuse synthèse des idées néoclassiques et keynésiennes que les économistes cherchent à construire pendant la période dite des « Trente Glorieuses » (1945-1974), on examinera les lézardes qui sont apparues dans l'édifice et, à la faveur des difficultés qui se sont accumulées à partir des années 1970, en sont venues à l'ébranler sérieusement. On tentera, pour finir, de donner un aperçu des débats qui agitent les économistes, depuis que l'optimisme des Trente Glorieuses a fait place à des jugements plus nuancés sur notre capacité à dompter le tigre...

Nota : les références des textes renvoient à la bibliographie en fin de volume. Sauf mention contraire, les textes originaux en anglais pour lesquels il n'existe pas de version publiée en français ont été traduits par les auteurs.

Partie 1

La révolution marginaliste

Un nouveau paradigme

Les années 1870-1914 sont celles du capitalisme triomphant dans les pays gagnés par la révolution industrielle, où une nouvelle vague d'innovations, concernant notamment les industries chimiques et électriques, dynamise la croissance à partir de la fin du XIX^e siècle. L'expansion ne se fait cependant pas sans heurts : le processus de croissance reste entrecoupé de récessions profondes, et la rivalité entre grandes puissances s'aiguise dans le cadre du partage du monde qui se réalise à cette époque (*cf.* tome 1, chapitre 9).

Sur le plan des idées économiques, cette période est marquée par un renouvellement de grande ampleur. Alors que la théorie classique semble avoir atteint ses limites et que le marxisme est ignoré de la plupart des économistes, une nouvelle théorie émerge dans les années 1870 à travers les travaux de Jevons, Menger et Walras (Repère 1). Par la suite appelée « néoclassique » ou « marginaliste », elle génère des habitudes de pensée, des représentations, des traditions pédagogiques dont l'ensemble ressemble fort à ce que Kuhn appelle un nouveau paradigme (*cf.* tome 1, introduction). Bien que souvent contesté, ce paradigme va dominer la réflexion économique jusqu'à nos jours, et à ce titre nous le retrouverons tout au long de cet ouvrage.

Les quatre chapitres de la première partie sont consacrés à la formation du noyau central de la théorie néoclassique, qui s'effectue, pour l'essentiel, pendant la période 1870-1914. On trouvera dans ce premier chapitre une esquisse des traits distinctifs de la nouvelle théorie, et dans les trois suivants une analyse de ses principaux composants : équilibre des individus et des marchés, théorie du capital et de la monnaie.

Repère 1. Les pères de la révolution marginaliste

William Stanley JEVONS (1835-1882) : économiste anglais, professeur de logique et d'économie politique à Manchester, Jevons est l'auteur de divers ouvrages de logique, d'économie pure et d'économie appliquée. Dans ce dernier domaine, on lui doit notamment des travaux sur les questions monétaires (en 1863, dans *Une chute sérieuse de la valeur de l'or*, il étudie, à partir d'un indice pondéré de prix, le lien entre l'arrivée d'or d'Australie et l'inflation) et sur les cycles économiques (son article de 1878 sur *Les crises commerciales et les taches solaires* constitue une tentative malheureuse pour expliquer les cycles économiques à partir des effets supposés des taches solaires sur les récoltes). Sur le terrain de l'économie pure, Jevons s'oppose aux conceptions de Stuart Mill, alors dominantes en Grande-Bretagne, se montre partisan du recours aux mathématiques et propose une théorie subjective de la valeur faisant appel au principe marginal ; si l'essentiel de ses thèses en la matière se trouve dans sa *Théorie de l'économie politique* publiée en 1871, c'est dès 1862 qu'il expose, dans une communication à un congrès, le concept de « degré final d'utilité » (appelé par la suite utilité marginale).

Carl MENGER (1840-1921) : économiste autrichien, professeur à l'université de Vienne, Menger publie en 1871 un ouvrage intitulé *Principes de l'économie politique* dans lequel il expose une théorie de la valeur fondée sur l'utilité marginale des marchandises. Élaborée indépendamment de celle de Jevons, cette théorie est identique sur le fond, mais formulée en termes différents : mettant l'accent sur la dimension psychologique de sa théorie, Menger n'utilise pas les mathématiques. Si son analyse s'oppose clairement à celle des classiques anglais, c'est avant tout aux thèses de l'école historique (cf. tome 1, chapitre 4), alors dominante en Allemagne, que Menger s'attaque (*Les erreurs de l'historicisme dans l'économie politique allemande*, 1884).

Léon WALRAS (1834-1910) : économiste français, fils et disciple de l'économiste Auguste Walras qui fut un des pionniers de l'application des mathématiques à l'étude des questions économiques, Léon Walras fut élève de l'École des Mines, journaliste, et devint professeur d'économie politique à l'université de Lausanne (Suisse). Les travaux de Walras sont regroupés dans ses *Éléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale* (1^{re} édition en 1874, édition définitive

en 1900), ses *Études d'économie sociale* (1896) et ses *Études d'économie appliquée* (1898). Bien que Walras attachât lui-même une grande importance à ses travaux d'économie appliquée et d'économie sociale (où il étudie le problème de la justice sociale et se prononce pour la nationalisation des terres), c'est essentiellement sa contribution à l'économie pure – qu'il considérait comme une « science naturelle », ou encore comme « une branche des mathématiques » – qui lui valut de passer à la postérité : outre une théorie de la valeur semblable à celles de Jevons et Menger mais élaborée indépendamment de ces deux auteurs, cette contribution comporte une première formulation de la théorie de l'équilibre général. Considéré aujourd'hui comme un des plus grands économistes de tous les temps, Walras fut pendant longtemps largement méconnu, singulièrement dans son pays.

Remarque : s'il est usuel, et sans doute justifié, de considérer les trois auteurs ci-dessus comme les fondateurs de la nouvelle théorie marginaliste, ce n'est pas diminuer leur mérite que de faire état des contributions d'un certain nombre de « précurseurs ». Parmi ceux-ci, il convient de citer les Allemands Johann Heinrich von Thünen (1783-1850) et Hermann Heinrich Gossen (1810-1858), ainsi que les Français Antoine-Augustin Cournot (1801-1877) et Jules Dupuit (1804-1866). Dès 1826, von Thünen formule en termes rigoureux la théorie de la productivité marginale dans le cadre d'un modèle d'économie spatiale. En 1838, Cournot introduit la relation fonctionnelle entre demande et prix d'une marchandise, exprime en termes mathématiques le concept d'élasticité et formule la théorie du monopole ainsi qu'une première théorie de l'oligopole (« duopole de Cournot »). En 1844, Dupuit trace la première courbe d'utilité marginale décroissante et invente le concept de surplus du consommateur. Dans un ouvrage publié à compte d'auteur en 1854, Gossen formule le théorème que Walras appellera plus tard « théorème de l'utilité maxima des marchandises » (Walras, qui n'a eu connaissance du travail de Gossen qu'après la 1^{re} édition de ses *Éléments d'économie politique pure*, reconnaît dans les éditions ultérieures la paternité de Gossen concernant ce théorème ; il réalise une traduction de son ouvrage en 1879 et lui rend hommage dans un article publié en 1885).